

Michel Braudeau

Denise Pelletier

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

Narcisse et Rimbaud : la tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pelletier, D. (1986). Michel Braudeau. *Nuit blanche*, (25), 62–63.

MICHEL BRAUDEAU



Serge Koster et Michel Braudeau



Christine Brouillet et Michel Braudeau

Auteur d'un roman d'apprentissage couronné par le Médicis de l'an dernier (Naisance d'une passion, Seuil), Michel Braudeau a prêté le je au personnage d'Axel Balliceaux en même temps qu'il lui prêtait le décor de son enfance charentaise. Denise Pelletier l'a mené à son tour sur le terrain de la tentation autobiographique.

Nuit blanche. — Depuis que la psychanalyse existe, il me semble qu'un écrivain est forcément un homme averti de la tentation autobiographique. Est-ce qu'on peut aujourd'hui se projeter en toute naïveté? Un écrivain peut-il être innocent face à l'écriture?

Michel Braudeau. — Certainement pas. C'est un des endroits les moins innocents du monde. À propos de la

par Denise
Pelletier

psychanalyse, Freud a justement dit: «La vérité biographique est inaccessible». La vérité autobiographique l'est tout autant. Le travail même d'une psychanalyse ne vous permet pas d'approcher la réalité de ce que vous avez vécu et de ce que vous êtes; vous pouvez approcher des phénomènes qui répètent d'anciens phénomènes cachés ou qui ravivent des événements enfouis. Mais il ne faut pas se leurrer: la vérité de ce qu'on a vécu, on ne le sait presque jamais. Ce serait très prétentieux que d'imaginer savoir ce qu'on a vécu et prétendre connaître tout ce que l'on est. Et, en plus, l'écriture a une vertu de trahison extrême: on enjolive ou on coupe; on triche toujours en écrivant. C'est ce que raconte le narrateur de *Naissance* quand il nous donne à lire le journal de Bayard. Il avoue bien qu'il l'a un peu trafiqué et que, par moments, il a plus ou moins changé la réalité.

N.B. — *La multiplicité des personnages et les points de vue différents qu'ils apportent sur la même histoire, est-ce que ce n'est pas une façon de s'investir dans les différents aspects de sa personnalité?*

M.B. — Ces différents points de vue sont à mon avis nécessaires parce que, d'une part, ils permettent de comprendre qu'une histoire est trop complexe pour être racontée par une seule personne et que, d'autre part, toute histoire racontée par plusieurs personnes devient contradictoire, paradoxale. C'est un peu ce qu'on voit dans le film de Kurosawa, *Rashomon*. C'est l'histoire d'un meurtre qui est raconté par plusieurs personnes. Et c'est vraiment cinq versions tellement différentes que le juge a bien du mal à comprendre où est la vérité. Henry James a été le premier à faire la théorie du point de vue en littérature. Ce qui importe, c'est de savoir qui raconte l'histoire. La vérité n'est pas univoque, elle est multiple. Autrement dit, on ne connaît jamais le fin mot de l'affaire. Les vérités psychologiques ou les vérités de la vie sont au bout du compte impalpables. Peut-être que d'utiliser plusieurs points de vue permet aussi à une seule personne de dévoiler différents aspects de son caractère. On peut peut-être supposer que Bayard et Axel sont une seule et même personne, mais j'en doute.

N.B. — *Dans *Le fantôme d'une puce*, vous avez mis en exergue cette phrase: «Chaque fois que je fais un paquet, je me retrouve à l'intérieur». Est-ce vrai lorsque vous faites un roman?*

M.B. — C'est une phrase de Tonino Guerra qui était un scénariste de Fellini. C'est une boutade que je trouve particulièrement jolie. Elle convenait bien au *Fantôme d'une puce* qui était l'histoire d'un chagrin d'amour où un magicien enferme dans une malle une jeune fille pour la couper en deux. Je décrivais un monde d'illusions. Effectivement, chaque fois que j'essaie d'escamoter quelque chose, je m'escamote en même temps. Il y avait de ça dans ce livre-là. Pour *Naissance d'une passion*, je n'ai pas cherché à faire un paquet, j'ai plutôt cherché à déployer une voile. Ce n'est pas une livre qui se referme, c'est un livre ouvert.

N.B. — *La fantaisie et la fraîcheur vont-elles demeurer des caractéristiques de votre écriture?*

M.B. — J'espère bien garder toujours cette fantaisie. Parce que moi, je vois le monde de cette façon-là. Je n'ai pas du tout l'impression d'aller au delà des limites du réalisme, mais c'est un réalisme un peu magique, oui. ■

Depuis la parution en 1966 de *L'Amazone* (Seuil), Michel Braudeau s'est notamment fait remarquer par *Fantôme d'une puce* (Points n° R-209) et *Naissance d'une passion* (Seuil, 1985).

Michel Braudeau NAISSANCE D'UNE PASSION Seuil, 1985; 19,95 \$

Naissance d'une passion ou la passion depuis la naissance. Après une vie intra-utérine confortable, du fond de laquelle Axel a une vision périscopique d'une famille un peu spéciale, c'est le choc de la rencontre avec Marianne, la belle cousine qui devient instantanément et pour la vie le centre du monde de notre héros. L'histoire de cet amour n'est cependant pas si simple qu'il y paraît. En effet, Bayard, le propre frère de Marianne, garçon au caractère sombre, éprouve également un amour possessif à l'endroit de sa sœur. Et puis, même si l'inceste est monnaie courante depuis plusieurs générations dans toute la famille, il n'est pas pour autant avouable. Malgré quelques complaisances des aînés, il faudra bien des subterfuges pour arriver à vivre ces liaisons qui ne seront pas, bien évidemment, à l'abri du drame.

Ce roman, qui a valu le prix Médicis à son auteur, est une fantaisie construite en trois temps. La première partie est toute baignée dans l'enfance et l'adolescence, telles que vécues par Axel; la seconde, le journal de Bayard, renverse le point de vue sur cette période et, enfin, la dernière nous confronte à l'âge adulte.

Quatrième roman de Braudeau à être édité au Seuil, *Naissance d'une passion* fait preuve d'une belle liberté d'écriture et se laisse dévorer avec bonheur. Il nous redonne le goût de l'enfance et nous rappelle, tout comme le fait l'œuvre de Réjean Ducharme, que c'est pendant cette période qu'on a la connaissance des choses la plus pénétrante, l'intuition n'étant alors pas encore harnachée de conventions. Braudeau nous convainc vraiment que «de tous les animaux qui savent qu'ils vont mourir, ceux qui écrivent en sont les plus avertis, que c'est là leur passion». ■

Denise Pelletier

